

***La mort d'un bûcheron* de Gilles Carle**
Chéri, tu me demandes si je t'aime...

Marco de Blois

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Blois, M. (2000). Compte rendu de [*La mort d'un bûcheron* de Gilles Carle : chéri, tu me demandes si je t'aime...]. *24 images*, (100), 22–22.

LA MORT D'UN BÛCHERON

de Gilles Carle

Chéri, tu me demandes si je t'aime...

On accuse souvent Gilles Carle d'être brouillon, mais c'est justement ce trait de caractère qui rend ses œuvres vivantes et singulièrement expressives. *La mort d'un bûcheron* est à cet égard un film qui réussit tout à la fois à m'émouvoir, à me réjouir et à me donner une leçon de cinéma. Chez lui, la forme chaotique, si elle dessert parfois la clarté et la fluidité du récit, a en revanche la particularité d'accroître la visibilité — et la force — du plan. En d'autres mots, les meilleurs films de Carle affichent avec désinvolture qu'ils sont un assemblage (voire un rafistolage) de plans. En ce sens, il y a chez lui un côté artisanal. Gilles Carle est un patenté qui a en horreur un film qui défile comme un long fleuve tranquille.

Pourtant, il est l'un des cinéastes les plus méprisés du Québec et cette injustice fait parfois mijoter chez moi des bouillons de colè-

re. (Je fais partie de ces quelques hurluberlus qui ont cru bon de défendre *La postière* et *Pudding chômeur*.) Donnez à Carle un violon rouge, un polygraphe, une bicyclette, il en fera un ragoût épicié et savoureux. Pour lui, le «relief» n'est pas un effet spécial, mais une façon de composer une mise en scène et de tisser un fil narratif. En effet, il y a dans ses œuvres des aspérités, des bosses, des trous, des montagnes et des vallons. Si la vie est chaotique, alors pourquoi un film qui nous montre la vie ne le serait-il pas?

Le chaos, chez Gilles Carle, a une fonction: porter la poésie. Il est l'un des rares cinéastes québécois à avoir su «poétiser» le Québec en l'abordant sous plusieurs facettes. D'ailleurs, dans son récent documentaire autobiographique, il raconte avoir toujours eu le désir de filmer le Québec. Le «nous autres», tous autant que nous sommes. Il persiste à tourner sa caméra vers ce qui l'entoure: Maniwaki, le Centre-Sud, un bar topless, le Vieux-Québec, un bureau de poste, un grand magasin à rayons la veille de Noël, tant de lieux «communs» qui, pour lui, sont source de poésie. Où sont-ils, maintenant, au cinéma, ces lieux communs? Au cimetière de la poésie, dirait-on.

Dans *La mort d'un bûcheron*, Carole Laure, fraîchement débarquée à Montréal, devient chanteuse western. Elle se produit à demi-vêtue dans le bar tenu par Willie Lamothe, qui doit par ailleurs subir les quolibets de son ancienne blonde, Denise Filiatrault (impressionnante dans son grand manteau en «minou» blanc). Et Pauline Julien, la voisine «engagée» de Carole Laure, l'aide à se sortir du «trou». Je m'étonne toujours, quand je vois ce film, de cette réunion de personnalités hétéroclites: Filiatrault (les variétés), Lamothe (la musique western), Julien (le nationalisme engagé), Laure (l'érotisme). Carle a un flair certain pour le casting. Chez lui, de la personne naît le personnage (et vice-versa), une curieuse alchimie qui donne à l'œuvre un surcroît de sens, comme si chaque acteur amenait dans le cadre son propre univers (ce qu'à peu près personne n'a compris quand il a fait jouer Michèle Richard dans *La postière*). Et tous ensemble, dans un gros bazou sur une route boueuse, ils vont retrouver le père présumé de Carole Laure (Marcel Sabourin). Par la combinaison des acteurs, des lieux (bar western, route de campagne, cambuse dans les bois), le film devient alors une sorte d'odyssée rocambolesque où s'imbriquent les morceaux d'une géographie et d'une société tout aussi composites l'une que l'autre.

Le réalisateur s'amuse à décrire la vie qui s'agite autour de lui. Dans *La mort d'un bûcheron*, il traite la naïveté des citadins avec ironie. Ce retour à la terre donne lieu à un périple cauchemardesque, le rapprochement entre la fille et le père empruntant des voies pour le moins tumultueuses. Car le retour à la terre, Carle n'y croit pas, ce qu'il avait d'ailleurs affirmé dans *La vraie nature de Bernadette*. Mais c'est un esprit curieux, «ouvert sur le monde» et très peu intéressé par l'autarcie. Question aux jeunes: qui d'entre vous sera le prochain Gilles Carle? ■



Carole Laure, Willie Lamothe et Denise Filiatrault.